

Sydney, Mumbai, villes d'Asie ?

Les aires culturelles, de la nomenclature au concept.

Quelles sont, compte tenu des avancées épistémologiques et des transformations du monde, la pertinence et l'utilité des grands découpages du Monde hérités de longue date, qui sont autant de nomenclatures souvent intangibles a priori, véhiculant un imaginaire et des implicites qui n'aident pas toujours la compréhension des phénomènes sociaux ?

Plus encore, si, comme nous y invite Michel Foucher, on s'efforce de « penser l'Asie comme un tout¹ », de quel tout s'agit-il ?

On peut interroger la cohérence de cet ensemble régional par les deux entrées concrètes que sont l'Inde et l'Australie, dont l'inclusion dans l'Asie remet en cause une définition principalement fondée sur la figure de « l'Extrême Orient ».

¹ Michel Foucher (dir.), *Asies nouvelles*, Belin, 2002, p. 16

Cette remise en cause s'opère selon deux modalités différentes :

- L'Australie est très liée au plan socio-économique à ses voisins asiatiques (commerce, migrations, formation, tourisme, géopolitique, ANSEA), et son intégration dans l'Asie ne « coûte pas cher » d'un point de vue démographique, dans la mesure où elle ne compte que 20 millions d'habitants, soit au plus 1% de la population asiatique. En outre, l'Australie se pose elle-même la question de son appartenance à l'Asie, et par la même de son identité, ce qui ouvre sur la problématique d'une définition endogène de l'Asie.
- L'Inde, dont le rattachement à l'Asie se fait au titre de « l'Asie des moussons² », est un monde à elle seule, largement autonome épistémologiquement et dans sa prise en compte intellectuelle. Cette inclusion modifie sensiblement la définition de l'Asie, tant qualitativement que quantitativement.

De plus, « l'orientation » de la définition de l'Asie, à la fois ailleurs et au-delà de l'Europe, en situe le centre archétypal sur l'une de ses marges continentales, l'Extrême *Orient*, et non dans l'Asie centrale. Cette inadéquation lexicale renforce l'interrogation soulevée, et du même coup pose la question épistémologique de la pertinence des concepts de centre et de périphérie dans la définition des aires culturelles.

Tant qu'à faire des découpages culturels du Monde, nous proposons de considérer la culture d'un point de vue géographique, de l'aborder au travers d'un objet géographique, partant de l'espace et tenant compte de l'espace ; cette approche justifie notre choix de la ville comme entrée dans les aires culturelles.

Autrement dit, les différences qualitatives et quantitatives d'urbanité, de mode de vie urbain, peuvent-elles servir à structurer un découpage du Monde ? Ou bien l'universalité de la ville l'emporte-t-elle sur les spécificités culturelles locales ?

De là, l'hypothèse suivante : soit la vie urbaine est proche d'un ensemble à l'autre, et la pertinence des aires culturelles (en particulier l'Asie classique) s'en trouve affaiblie ; soit, au contraire, les aires culturelles renvoient à des différences significatives dans la vie urbaine. Le choix de l'objet « ville » se

² *idem*, p. 10

justifie en outre par la nécessité d'échapper autant que faire se peut aux déterminismes naturels de la culture, en affirmant le caractère fondamentalement social de la production urbaine. En effet, si l'on comprend bien l'intérêt que peut avoir la dénomination « Asie des moussons » pour rendre compte simplement de l'existence d'un ensemble climatique, si l'on admet assez facilement que les conditions climatiques en question sont une donnée fondamentale de la production agricole, et si enfin on saisit l'importance du rôle structurant qu'a pu avoir et qu'a encore l'activité agricole dans la culture fondamentalement rurale d'une grande partie de la population asiatique, il n'est toutefois pas raisonnable de rabattre la culture sur la ruralité, pas plus en Asie qu'ailleurs dans le Monde. Pourtant, force est de constater que c'est souvent la ruralité qui fonde les aires culturelles, dans la mesure où, sur les cartes qui donnent à voir ces aires, ce sont géométriquement les espaces ruraux qui occupent le terrain. S'il n'est pas ici question de nier l'intérêt d'une prise en compte des cultures rurales dans la définition des aires culturelles, notre démarche vise pour le moins à rétablir l'équilibre dans un domaine où *l'habitus cartographique* procédant du découpage sur carte a produit un *habitus géographique* préjudiciable à une approche spatiale de la culture. Ces considérations n'ont toutefois pas pour but d'exclure la carte de l'ensemble des outils auxquels on peut avoir recours. Bien au contraire, il s'agit de multiplier les cartes, et ce faisant de multiplier les images du Monde, afin de forcer celui qui le découpe à présenter son découpage comme le résultat d'un choix et d'un arrangement de critères, c'est-à-dire d'une combinaison raisonnée de cartes.



n a donc retenu la cartographie comme angle méthodologique primaire pour construire une représentation spatiale du phénomène urbain à l'échelle du Monde. Il s'agit d'une carte simple (page 5), figurant le semis des agglomérations de plus de 2 millions d'habitants³ à l'aide de cercles dont la taille est proportionnelle à la population, et dont la couleur correspond à la moyenne. Ce faisant, nous émettons l'hypothèse que l'homomorphie qui existe entre l'espace physique (visuel) de la carte et l'espace géographique

³ Nous attirons ici l'attention sur le fait qu'il s'agit des agglomérations morphologiques, définies sur une base unifiée pour le Monde entier par François Moriconi-Ebrard (base Geopolis). Il n'est donc pas question des aires urbaines fonctionnelles, dont la prise en compte aboutirait sans doute une carte un peu différente.

peut servir à la partition de ce dernier en aires, même si la carte ne représente pas directement des aires. La carte ne servira donc pas ici à tracer des frontières culturelles nettes qui reprennent en les combinant les limites affichées par des cartes thématiques. L'espace de la carte aura une fonction plus complexe d'évaluation de la cohérence et de la continuité spatiale des aires résultant des regroupements potentiels des villes qui se ressemblent. En d'autres termes, il s'agit moins de produire les contours d'aires culturelles que de faire des hypothèses quant à la cohérence d'aires-tests que suggèrent les regroupements d'agglomérations sur la carte.

Qu'est-ce que la ville sur cette carte⁴ ? C'est de la densité d'une part, et une taille d'autre part. De ce fait, on aborde la ville selon le biais de la coprésence : « l'agrégation en un même lieu de réalités sociales distinctes⁵ ». L'association de ces deux variables élémentaires de la géographie permet déjà de bâtir une représentation du Monde relativement complexe et significative, car chacune d'elle prend en charge et résume des processus sociaux fondamentaux aux spatialités propres. En effet, la fonctionnalité d'une ville varie selon les possibilités de mise en relation des acteurs qu'offrent ses structures. Associée à la taille, la densité, exprimée en métrique euclidienne (habitants par unité de surface), donne une idée de ces structures et de leur potentiel.

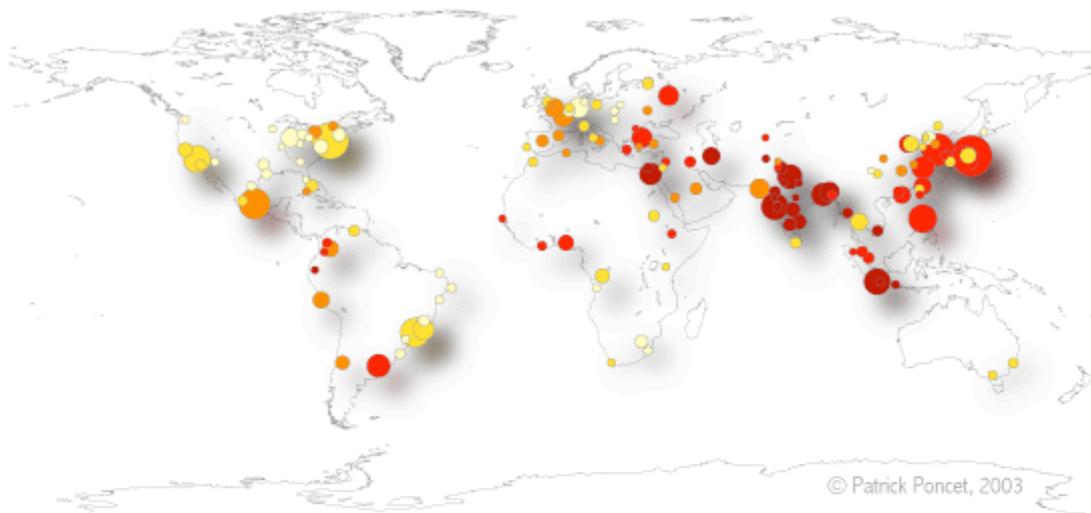
Que voit-on, puisqu'il s'agit d'opérer une analyse visuelle ? Au premier abord, plus ou moins nettement, des ensembles colorés apparaissent, induisant une interprétation en termes d'aires homogènes (Chine, Inde, nord de l'Amérique...). Mais un certain nombre d'éléments viennent perturber cet ordre partiel, invitant à une lecture plus complexe. C'est le cas par exemple de Bangkok, qui ne ressort ni à l'ensemble indien, ni à l'ensemble chinois. L'Europe est quant à elle coupée en deux, villes de l'est peu denses contre villes de l'ouest plus denses. Moscou se range en Orient. Le Brésil est nord-américain, etc. Ce bref survol d'une carte qui ne donne pas directement à voir des aires incite à en rechercher les facteurs structurant par le biais d'une démarche modélisatrice.

⁴ Pour une analyse détaillée de cette carte, on se reportera à notre article publié en ligne sur le site de la revue *EspacesTemps.net* : http://espacestemp.net/article.php3?id_article=85

⁵ Jacques Lévy & Michel Lussault, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, 2003 (entrée « coprésence »)

Les “aires culturelles” face à la ville.

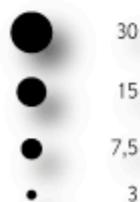
Taille et densité des agglomérations de plus de 2 millions d'habitants dans le Monde.



Densité (habitants/km²)



Taille (millions d'habitants)



Données de taille et de superficie pour l'an 2000, extraites de la base Géopolis tenue par François Moriconi-Ébrard.

Quel modèle ? Trois logiques sont à l'oeuvre, qui permettent une lecture synthétique de cette carte :

- Le niveau de développement et la « place » de l'individu dans la société. On peut en effet considérer que plus une société est développée — selon les critères classiques —, plus les individus disposent d'espace, de place (visible très concrètement dans les surfaces habitables).

- La taille des villes : plus elles sont peuplées, plus elles sont denses, au sein d'un ensemble ainsi défini. C'est là une sorte de principe géographique général.
- Un « style » urbain, fondé sur le niveau de densité, isolant facilement la Chine, l'Inde, les États-Unis⁶, renvoyant à l'idée de culture, y compris au travers de situations complexes et réticulaires issues de la colonisation et de la diffusion des modèles culturels, dont on trouve des exemples en Australie, en Afrique du sud, dans l'Amérique des cordillères.

Le dosage de ces trois logiques permet de rendre compte de la diversité des situations, au niveau des grands ensembles comme à celui des singularités. Pour prendre un exemple, on voit avec le cas de Tokyo la prédominance du facteur culturel conjugué à la taille, favorisant les fortes densités, sur le facteur socio-économique, retenant un haut niveau de développement qui devrait avoir tendance à privilégier une densité plus basse. Le cas de Bangkok met quant à lui en évidence le rôle du développement et de l'occidentalisation dans un pays qui, par ailleurs, bénéficie d'une certaine autonomie culturelle.

Mais la ville, si elle est fondée sur la coprésence⁷, n'est pas pour autant que de la coprésence. Elle suppose aussi des pratiques de télécommunication et de mobilité. Coprésence, télécommunication et mobilité sont ce que Jacques Lévy appelle les trois modalités de gestion de la distance, principal obstacle à l'interaction sociale.

L'homomorphie partielle de la carte peut nous rassurer quelque peu, dans la mesure où n'y règne pas une folle entropie, mais où au contraire les critères retenus (les villes, la taille, la densité) permettent de discerner des aires plus ou moins cohérentes. Cette carte ne prend pourtant en compte qu'une partie de la réalité urbaine complexe qui résulte de l'interaction des trois modalités de gestion de la distance. La métrique euclidienne qui sert à la mesure de la densité passe en effet à côté du fait que la coprésence, parce qu'elle est liée en pratique à la télécommunication et à la mobilité, peut atteindre des niveaux

⁶ Ceci pour ne renvoyer qu'à la trame géopolitique du Monde, et quoique que bien d'autres nomenclatures soient utilisables pour décrire l'extension spatiale des ensembles en question.

⁷ « Ville : Géotype de substance sociétale fondée sur la coprésence », Jacques Lévy & Michel Lussault, *op. cit.*.

qualitatifs comparables dans des espaces pourtant morphologiquement très différents. Les mesures de l'accessibilité au sein des agglomérations⁸ sont là pour souligner formellement le fait qu'à taille et densité égale, la qualité des moyens de transport dont disposent les individus conditionne fortement les possibilités de leur mise en relation. Inversement, une faible densité, limitant en principe l'accessibilité, peut être compensée par un système de transport efficace. La vie urbaine est ainsi faite d'une gestion complexe de la distance par les individus, à la source même de la culture urbaine. Approcher cette complexité, c'est en définitive adopter simultanément deux perspectives :

- Celle d'une méthodologie plus adaptée à la prise en compte des interactions entre modalités de gestion de la distance ;
- Celle qui se donne les moyens d'évaluer l'ampleur des changements sociaux introduits par les nouvelles mobilités et les nouvelles technologies qui ont transformé la télécommunication (NTIC).

Si l'on revient à la problématique de la représentation, cette double perspective nous rappelle qu'une autre carte est possible, mais que les modifications peuvent résulter de deux logiques : au travers d'un changement de méthodologie dans la prise en compte du fait urbain d'une part, et par le simple fait que les réalités sociales changent. Ainsi, les aires culturelles définies par les villes sont affectées dans leur définition par le fait que l'on prenne mieux en compte ce qui fait la ville, et en particulier la télécommunication, mais aussi par le fait que par exemple, depuis l'avènement récent du téléphone portable, une partie de la télécommunication urbaine n'est plus liée à la coprésence qu'impliquait il y a encore une dizaine d'années le recours au téléphone fixe ; la télécommunication urbaine est de plus en plus associée à la mobilité dans la ville. Toutes les relations entre les trois modalités de gestion de la distance sont désormais possibles.

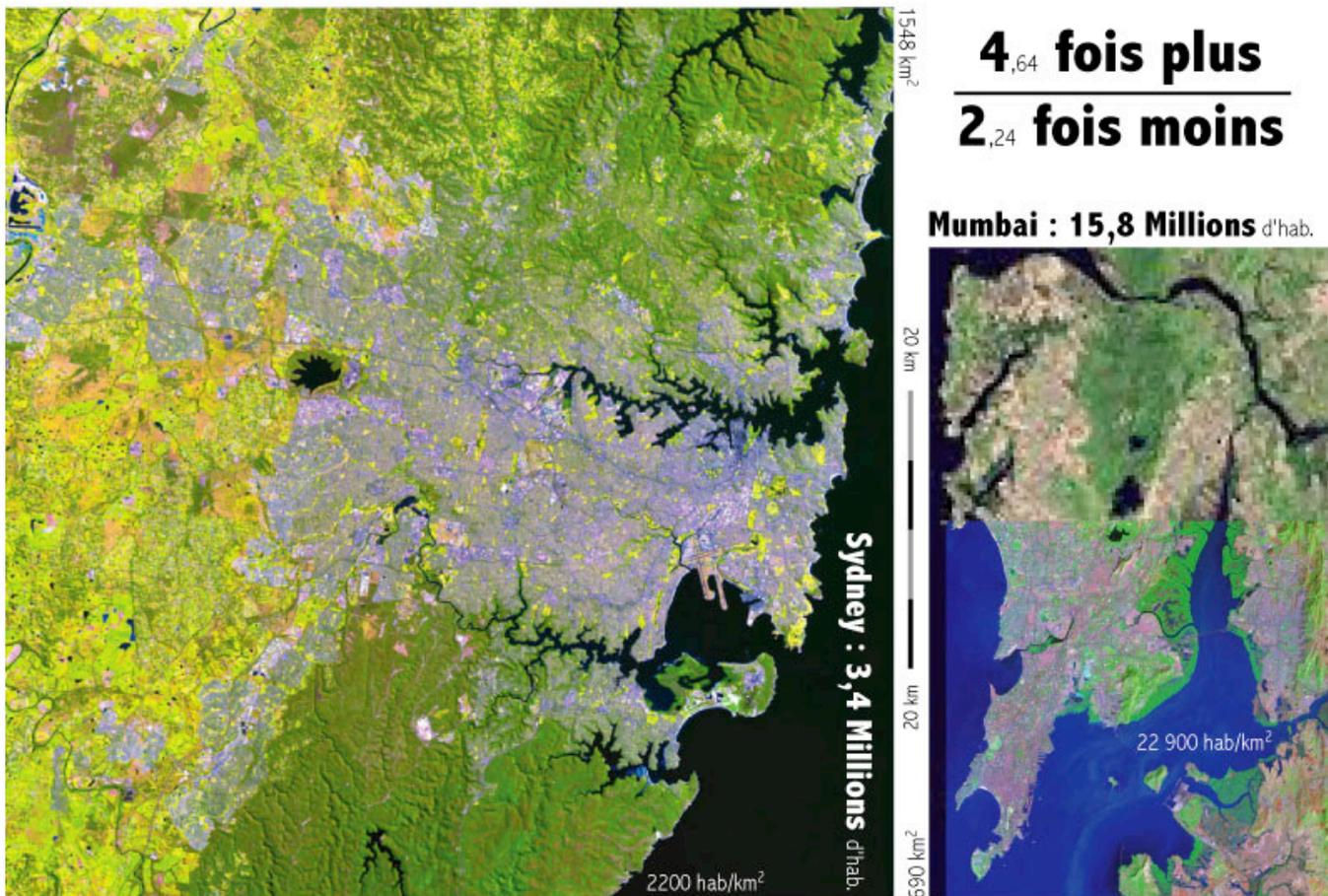
Appliquons l'approche fondée exclusivement sur la coprésence que la précédente carte a illustré, aux villes de Mumbai et de Sydney. Malgré des territoires nationaux comparables en taille pour l'Inde et l'Australie, les deux pays se situent chacun à une extrémité de l'échelle des populations (plus d'un milliard d'habitants en Inde et 20 millions en Australie), des densités qu'elles soient globales, rurales et urbaines, mais aussi de l'urbanisation. Cette dernière,

⁸ Équipe VillEurope, *Métroparis*, rapport de recherche pour le compte du PIR Villes (CNRS) et de la RATP, 1999.

qui atteint 80 % en Australie et seulement 25 % en Inde, introduit une différence majeure qui est renforcée par le niveau de métropolisation ou encore par l'équipement technologique et des télécommunications.

Nous avons choisi de représenter ces différences au travers de la comparaison de deux images satellitales de Mumbai et de Sydney, qui ont été mises à la même échelle. Il nous semble en effet que leurs propriétés tant analytiques qu'heuristiques sont à mêmes de rendre compte efficacement des urbanités propres à ces deux métropoles et de leurs différences. En particulier, les différences de taille et de densité, qui sont les deux informations retenues dans la carte précédente, sont clairement perceptibles dans ce type de représentation, et ceci à différentes échelles.

On observe que Mumbai ⁹ compte quatre fois plus d'habitants que Sydney,



mais sur une étendue deux fois moins importantes. La densité est ainsi dix fois plus importante à Bombay qu'à Sydney. On retrouve ainsi les différences constatées sur la carte des agglomérations de plus de deux millions d'habitants, agglomérations faiblement peuplées et peu denses en Australie, grandes métropoles denses en Inde.

La question que l'on peut maintenant se poser, est de savoir si la prise en compte des Nouvelles Technologies d'Information et de Communication (NTIC) et des nouvelles mobilités urbaines vient confirmer ou modifier sensiblement cette vision des choses ? On tente ici avant même de proposer des résultats, de savoir quel type d'informations on peut utiliser pour prendre en compte les NTIC et les mobilités dans les pratiques urbaines, sans se limiter à la coprésence. Il s'agit par là de revisiter le découpage des villes du monde en aires culturelles à l'aide des trois éléments que sont la mobilité, la télécommunication et la coprésence.

Nous avons élaboré un protocole de recherche centré sur les pratiques des acteurs¹⁰, qui permette de faire émerger les stratégies de gestion de la distance en prenant en compte l'apparition récente des NTIC et des nouvelles technologies de mobilité, et ceci à Bombay, Sydney et Paris (dont il ne sera ici pas question).

Plutôt que de faire apparaître des régularités statistiques, nous avons fait le choix d'une approche privilégiant des types de comportements, non représentatifs de l'ensemble de la population mais révélateurs en tant que tels des stratégies mises en œuvre par les acteurs. Celles-ci ont été évaluées lors d'entretiens d'une heure trente lors desquels il était demandé aux personnes interrogées de dresser de manière détaillée leur emploi du temps d'une journée. Nous nous intéressons plus particulièrement à la combinaison entre les trois modalités de gestion de la distance, sans tenter de reconstituer une journée moyenne sur laquelle nous n'aurions aucune garantie quant à l'articulation entre les stratégies mises en œuvre. En effet, même si, en moyenne, on peut imaginer par exemple que les déplacements dans la ville se

¹⁰ Cette recherche a été élaborée dans le cadre d'un programme (Urbatique) financé par le Ministère de la Recherche sous la forme d'une Action concertée Incitative en 2002/2003, centrée sur les « Ville et NTIC », en collaboration avec deux autres chercheurs, Boris Beaude et Jacques Lévy.

partagent entre transports en commun, marche à pieds et automobile, il se peut que le recours à l'une de ces moyens de transport au cours d'une journée exclue le plus souvent les deux autres. La moyenne ne serait donc pas représentative.

Les personnes interrogées à Mumbai et à Sydney ont été sélectionnés en fonction des trois critères qui sont en interaction les uns avec les autres, soit (1) leur plus ou moins grande connexion aux réseaux de télécommunication (dont Internet et le téléphone portable), en choisissant des personnes très bien connectées, moyennement et pas du tout ; (2) en fonction de leur mobilité plus ou moins grande dans la ville (grande, moyenne et faible) ; (3) et en fonction du lieu de leur résidence, en tentant par là de prendre en compte différents niveaux d'urbanité, du centre-ville aux périphéries, l'urbanité étant ici saisie au travers d'un indicateur évaluant le degré de coprésence ¹¹.

Nous proposons deux types d'approche dans la prise en compte des NTIC, de la mobilité et de la coprésence dans les pratiques urbaines :

- une approche par les individus et leurs pratiques ;
- une approche par les lieux, en privilégiant par exemple les cybercafés.

Prenons trois exemples à Bombay, à partir des emplois du temps de trois personnes qui sont ici résumés :

Manish est un jeune homme d'affaires de 29 ans, qui travaille dans la publicité en organisant la création et la distribution des grands panneaux publicitaires affichés dans la ville de Mumbai et plus largement en Inde. C'est un homme « hyperconnecté », utilisant avec une grande fréquence son téléphone

¹¹ La problématique qui a servi à élaborer ce protocole de recherche n'est pas celle de la mise en question de l'aire culturelle, mais partage le même objet qui est la pratique urbaine vue au travers de la mobilité, de la coprésence et des NTIC, ces derniers étant privilégiés dans notre travail de recherche. Par ailleurs, ce qui est ici proposé ne correspond pas à l'analyse poussée de l'ensemble des données du programme Urbatique qui reste à terminer, mais nous proposons simplement un échantillon des types d'information qui peuvent alimenter le débat sur la question des aires culturelles.

portable : il passe environ une centaine d'appels téléphoniques dans sa journée, une vingtaine de textos (SMS), une quarantaine d'appels téléphoniques à partir d'une ligne fixe et il reçoit une quarantaine de courriels chaque jour. Très mobile dans la ville de Mumbai, il se déplace principalement en taxi, qui le mène d'un rendez-vous à l'autre dans la ville au cours de ses journées bien remplies. Il vit également beaucoup en coprésence, tout d'abord par son lieu d'habitation à Breach Candy, petit centre chic non loin du cœur de la ville, mais aussi par ses rencontres multiples de la journée, rendez-vous professionnels en face à face, ou rencontres avec ses amis le soir. Ses amis disent que passer du temps avec lui, c'est aussi passer du temps avec son téléphone portable, tant il utilise celui-ci malgré la présence d'autres individus. Il n'est ainsi jamais seul et, le rencontrer, c'est aussi participer à ses différentes relations communicationnelles. Sa journée commence d'ailleurs par un appel téléphonique qui le réveille à 8 h 30, et se termine par une série de coups de téléphone vers 2 ou 3 heures du matin.

Son usage du téléphone portable lui permet, surtout pendant ses trajets en taxi, de gérer au mieux les rendez-vous de la journée qui sont prévus à l'avance, mais qu'il réajuste en fonction des temps de transport variables dans cette ville. Il parcourt ainsi la ville, décalant la prochaine réunion si nécessaire. Ceci lui permet de perdre le moins de temps et de ne pas attendre avant un rendez-vous. Manish fait plusieurs choses à la fois, il assiste à une réunion, répond en même temps au téléphone, envoie un texto pendant une discussion avec une autre personne, il se déplace en gérant la suite de son agenda. Il est finalement quasiment toujours en coprésence, physique et communicationnelle, et en partance pour un autre lieu.

Rahul est tout aussi occupé que Manish, mais différemment. C'est un acteur de cinéma de Bollywood, âgé d'une quarantaine d'années. Homme très connecté grâce à son téléphone portable et ses courriels, mais qu'il consulte moins souvent que Manish. Il passe un peu moins de temps au téléphone, mais ses appels peuvent totalement modifier l'organisation de sa journée, qui était assez peu programmée à l'avance contrairement à Manish.

Il est lui aussi réveillé par un appel téléphone sur son portable vers dix heures : une agence de publicité lui propose une audition dans l'après-midi. Il propose de donner sa réponse plus tard, après avoir consulté son agent qu'il appelle sur le champ. Après une matinée passée chez lui, à lire, à regarder la télévision

et à téléphoner (donc surtout en télécommunication), il part ensuite en « centre-ville » pour se rendre à sa banque et participer à un *casting*. Il s'y rend en taxi, lit pendant le trajet, utilise son téléphone portable pour programmer la soirée avec des amis, prend de nouveaux rendez-vous pour l'après-midi, en fonction de ceux-ci recule les rendez-vous du soir qu'il vient de prendre, en annule un pour en programmer un nouveau.

Dans ses stratégies, le téléphone portable lui permet de répondre au mieux aux propositions du moment, de modifier son trajet en fonction des sollicitations, en associant textos, téléphone fixe et portable avec une grande flexibilité. Par ailleurs, il reçoit les résultats du cricket sur son téléphone portable, ainsi que les informations concernant son compte bancaire. On observe là une sorte de démultiplication du potentiel de la ville, qui maximise sa diversité et sa densité grâce à l'usage des télécommunications et de la mobilité.

Mahindra, chauffeur de taxi, est au contraire très peu connecté aux réseaux de télécommunication : il n'utilise pas Internet, il n'a pas de téléphone portable et possède bien un téléphone fixe chez lui, mais qu'il n'utilise que pour rester en contact avec ses parents, restés vivre dans la région de Bénarès. Il vit avec sa femme et leurs enfants, son frère et sa belle-sœur et leurs enfants, dans un petit appartement situé au nord de Mumbai, sur la route de New Bombay.

Tous les jours, il se rend à Colaba, à proximité du cœur historique de Mumbai, où il gare son taxi la nuit et le retrouve la journée pour travailler à proximité des hôtels fréquentés par les touristes étrangers. Ce parcours quotidien compte quatre heures de transport (aller-retour) et combine marche à pieds, bus et train.

Mahindra est un homme qui vit principalement en coprésence, surtout avec ses collègues de travail dans la rue, avec qui il discute à longueur de journée, joue aux cartes, partage ses repas, en attendant les clients des hôtels environnants.

Ses sources d'information, par exemple pour le cricket, sont la vendeur de *pan* (friandise à base de noix de bétel et de chaux) et le journal qu'il achète avant de prendre le train puis qu'il échange contre un autre à la descente du train, les vendeurs de thé dans la rue.

Il produit ainsi une ville moins urbaine, valorisant la dimension culturelle du local et fondée quasi-exclusivement sur la coprésence, donc se rapprochant davantage de la carte des agglomérations de plus de deux millions d'habitants.

Les trois modalités de gestion de la distance sont incluses dans les stratégies de ces trois individus, mais selon deux types d'interaction :

- d'une part avec des logiques *substitutives*, c'est-à-dire quand par exemple le téléphone remplace un déplacement habituellement nécessaire à la rencontre directe l'interlocuteur, comme c'est le cas avec Mahindra et sa famille lointaine ;
- d'autre part, avec les logiques *synergiques* entre les modalités de gestion de la distance. Par exemple, Manish met à profit le temps d'un trajet pour téléphoner, préciser l'heure de rendez-vous, prévoir une autre rencontre, dans un contexte de coprésence avec d'autres, par exemple dans un train ou un taxi.

Par ailleurs, on distingue des comportements qui ont des logiques synergiques pour ajuster sans arrêt un emploi du temps, cas de Manish qui calcule au plus juste les temps de déplacement entre les rendez-vous, évaluant les retards et re-précisant ses rendez-vous prévus. Ou au contraire des comportements ayant des logiques synergiques pour programmer / reprogrammer, sans prévision précise, notamment par le recours au téléphone portable. C'est l'exemple de Rahul.

On retrouve aussi ces pratiques à Sydney, pratiques finalement assez comparables à celles d'une société occidentale. Dans le cas de Sydney, les exemples qui ont été sélectionnés, mettent en avant des différences qui ne s'expliquent pas directement par des critères socio-économiques, mais par des distinctions plus subtiles.

Prenons par exemple des profils très similaires, trois étudiants qui ont décidé de fonder l'organisation de leur temps sur la coprésence autour de leur laboratoire de recherche. Ils habitent dans le quartier de l'université et se rendent tous les jours à leur laboratoire, passage structurant dans leur mobilité. Ils y travaillent de quelques heures à toute la journée, et y consultent leurs courriels, les revues scientifiques en ligne et réalisent éventuellement des expériences de laboratoire.

Cependant, on observe des nuances révélatrices, qui portent certes sur le temps passé au laboratoire, mais aussi sur leurs pratiques de télécommunication, de mobilité ou de coprésence qui diffèrent sensiblement.

Chris est plus mobile que les deux autres. Il multiplie les lieux qu'il fréquente, souvent en substituant l'une des modalités de gestion de la distance aux autres, par exemple en délocalisant son bureau du labo à une terrasse de café. Il ne fait donc à son laboratoire que ce qu'il ne veut ou ne peut faire ailleurs. Mais il réalise également une synergie entre les modalités, par exemple en recevant un appel sur son téléphone portable, lui faisant décider au dernier moment de manger à tel endroit avec une amie. Ainsi il combine les lieux, les activités, les gens qu'il rencontre, en associant les trois modalités.

Tom, au contraire, appuie son emploi du temps de la journée sur la coprésence dans son laboratoire, où il passe tout son temps jusqu'à tard le soir. C'est un post-doctorant expatrié, venu à Sydney pour travailler au sein d'une équipe de recherche, et il s'y limite, ayant peu de relations hors de ce milieu universitaire. Ses télécommunications se bornent le plus souvent aux liens avec sa famille, qui vit en Angleterre.

Entre ces deux personnages, **V**irginia a des pratiques intermédiaires, centrée aussi sur la vie de son laboratoire mais en étant davantage en communication avec ses différents membres. Elle possède une meilleure intégration de sa vie professionnelle et de sa vie sociale.

Pour introduire davantage de nuances encore, on peut faire référence à un

quatrième personnage, **J**ohn, jeune homme qui n'est plus étudiant mais qui à présent travaille comme technicien-réseau dans l'université où il a fait ses études. Pendant la journée, il a le même type d'emploi du temps qu'un étudiant, mais le soir, il quitte ce quartier pour rentrer chez lui, où il éteint son téléphone portable, geste révélant une discontinuité dans son quotidien. Il développe une pratique de la ville bien différente des autres exemples. Jeune

adulte entre deux âges, se situant dans une phase de transition entre le mode de vie étudiant et de jeune professionnel, John incorpore et entremêle des traits propres à chacun de ces deux univers ; comme pour précipiter ce mouvement, ce geste d'éteindre son téléphone portable, lui sert à faire la part des choses. Dans son cas, en changeant de profil social, il change aussi de mode de vie urbain.

Dans ces différents cas, la prise en compte de la mobilité, de la télécommunication et de la coprésence nous permet bien de souligner des différences fines de variations dans les modes de vie urbains qui semblaient proches.

Pour évoquer rapidement l'approche par les lieux, on peut privilégier les cybercafés et faire ressortir des différences culturelles importantes, entre les deux villes mais aussi en leur sein.

Le cybercafé pourrait être un objet *a priori* neutre au sens où il s'agit d'un dispositif technique permettant l'accès à un réseau, avec approximativement les mêmes modèles d'ordinateurs partout, le même type de fonctionnement. Or, on observe malgré tout des styles de cybercafés variant en fonction deux critères : leur localisation et le public qui les fréquente. Bien entendu, ces deux facteurs se superposent et se nourrissent l'un l'autre, car les quartiers ont une population relativement homogène. La télécommunication se passe finalement dans un contexte, contre toute attente *a priori*, et ceci à Mumbai et à Sydney.

Prenons l'exemple d'un cybercafé du quartier de Balmain à Sydney, banlieue plutôt chic, dans lequel les ordinateurs sont récents, la décoration intérieure possède un *design* sobre mais recherché. Le cybercafé est réellement associé à un café où l'on trouve toutes sortes d'*expresso*, de *cappuccino*, qui peuvent être dégustés autour de petites tables dont certaines sont disposées en terrasse. La relation est informelle et conviviale, même pour s'enquérir du temps de connexion et de son coût.

Dans le quartier chinois et ses marges, situé dans le centre-ville de Sydney, les cybercafés sont bien différents. Les usagers sont majoritairement chinois, jeunes étudiants, jouant en réseau à partir des ordinateurs, dont les claviers sont souvent chinois ou coréens. L'ambiance est plus « informatique », la salle plus grande, comptant un plus grand nombre d'ordinateurs. Un distributeur automatique de boissons est à la disposition des internautes, mais sans

convivialité. L'accès au système de paiement est automatisé. C'est un lieu de coprésence minimal, sauf s'il y a une coprésence thématique, par exemple sur le jeu en réseau, lorsque toute la salle peut être organisée en fonction de cette activité. Plusieurs amis viennent alors ensemble pour jouer en réseau.

Cela étant, la télécommunication permise par le cybercafé ne fonctionne pas seule mais dans une logique plus complexe prenant en compte la coprésence et la mobilité (on vient par exemple de loin pour venir spécifiquement à ce cybercafé), et qui permet de faire surgir des différences culturelles, ici au sein même de Sydney.

Prenons en Inde l'exemple de cybercafés localisés dans le quartier de Colaba, à proximité des hôtels et du cœur de la ville historique. On observe parmi les pratiques des internautes de ces cybercafés, surtout des visiteurs étrangers, principalement des envois de courriels, des appels téléphoniques à longue distance via Internet, vers une famille lointaine, ou des recherches sur le Web pour préparer la suite du voyage. Les pages d'accueil des ordinateurs sont quasiment toutes orientées sur Yahoo ou sur un autre site de consultation de courriels. L'aménagement intérieur est relativement convivial.

Dans d'autres quartiers de la ville, par exemple à proximité de la gare Victoria, les cybercafés sont davantage destinés aux jeunes indiens. L'espace intérieur a été cloisonné autour des ordinateurs, sous forme de cabines permettant à chacun de rester plus anonyme et de pouvoir éventuellement consulter en toute discrétion des sites pornographiques.

On voit là apparaître des différences culturelles dont la composante spatiale est forte, et dans lesquelles la coprésence et la mobilité modifient la substance des lieux, ici les cybercafés. Ceci renforcerait l'idée que la culture peut aussi s'aborder par la lecture des trois modalités de gestion de la distance.

Au travers de ces récits et de ces descriptions, sourd l'idée selon laquelle il y aurait une ambivalence entre des logiques qui renforcent les différences culturelles (par exemple les cybercafés ne sont pas les mêmes en Inde et en Australie) et des logiques qui créent des différences là où on n'en voyait *a priori* peu, au sein même d'une métropole, réputée d'une même culture.

On peut ainsi avancer l'idée qu'il faudrait associer au découpage en aires culturelles une interprétation du Monde en réseaux culturels, permettant de mieux appréhender les composants réticulaires de la culture.

Ainsi, ce qui manquait à « l'aire culturelle Asie », c'est bien un réseau-Asie... Si on résume notre démarche, l'idée serait de faire passer l'Asie, et les aires culturelles en général, du statut de nomenclature à celui de concept.

Ω